

La foule était émerveillée. Les joueurs abondaient contre les banquiers.

— Sulpice les Jambes-Torses nous ruine ! murmura Jehan. Le jeu continue, devenant de plus en plus ardent.

Les indécis, les timides s'étaient laissés tenter par le bonheur de Sulpice, le joueur heureux, et poussaient rondement contre la banque.

Jehan et Jacques perdirent quelques coups encore, puis vint enfin un coup formidable.

Des sommes énormes, relativement au jeu ordinaire, étaient tenues de tous côtés.

Jehan, Jacques et Sulpice échangeaient un rapide regard.

Sulpice tenait les dés pour l'assemblée.

— Trois ! dit-il.

— Cinq ! répondit aussitôt Jacques le Bagueaud.

— Sept ! fit Sulpice en passant à l'autre table.

— Dix ! répondit Jehan de la Potence.

La chance venait de tourner, la banque gagait.

Les joueurs reculèrent en voyant leur espérance déçue.

— Je double ! dit Sulpice.

Les autres l'imitèrent, la banque gagna encore.

Les écus d'or, les testons, les pistoles, les sous d'argent s'entassaient devant Jehan et devant Jacques.

Le troisième coup les poutes furent moins nombreux, la banque perdit ; ce changement ranima de nouvelles ardeurs et de plus vives espérances. Le jeu reprit avec une animation nouvelle.

Faut-il le dire ? Jehan de la Potence, Jacques le Bagueaud et Sulpice les Jambes-Torses étaient ce que l'on a appelé depuis et ce qu'on appelait déjà alors des « allumeurs. »

Ils excitaient adroitement les écus à sortir des poches pour s'emprisonner dans la caisse de Jonas.

M. de Bernac avait sans doute une grande habitude de ces sortes de tripots, car il ne parut nullement étonné, lui, l'élégant seigneur, d'avoir à se frayer un passage au milieu de la foule outrageusement mélangée qui encombrait la première salle.

Traversant donc cette foule en se glissant adroitement et rapidement entre les tables et les joueurs, il gagna la seconde salle qui, attenant à une troisième, formait le centre de l'étage.

Cette seconde pièce plus grande, mieux éclairée, moins bruyante que la première, n'était pas cependant moins encombrée de monde que celle qui la précédait.

On n'y voyait aucune table de jeu.

De nombreux sièges dispersés de toutes parts formaient comme des îlots autour desquels circulaient les flots d'une foule toujours et incessamment agitée.

Chaque siège, inutile de le dire, était garni, de son propriétaire ou plutôt de son locataire provisoire.

À première vue, la société qui s'étouffait volontairement entre les parois de cette pièce paraissait beaucoup moins mêlée et beaucoup plus choisie que celle encombrant la première salle.

Là le velours, le satin, la soie, les plumes, les aigrettes, les fourrures, les bijoux ruisselaient et épanouissaient leurs mille couleurs sous le feu des bougies de cire brûlant dans des candélabres, dans des supports attachés aux murailles et dans des lustres suspendus au plafond.

Quinze ou vingt femmes richement parées, presque toutes jeunes et belles, occupaient chacune un fauteuil autour duquel se groupait une cour empressée et brillante.

Des saillies joyeuses, des compliments ampoulés, des interrogations facétieuses, des réponses spirituelles ou burlesques se croisaient de toutes parts un milieu d'un brouhaha général.

De temps à autre cependant un grand silence se faisait, puis à ce silence succédait tantôt un tonnerre de bravos, d'applaudissements et de cris louangeux, tantôt un éclat de rire homérique et des sifflets méprisants.

Voilà quelle était la cause de ce silence, suivi presque aussitôt de cet éclatant tumulte.

D'abord, cette foule qui paraissait inactive se livrait cependant à toutes les émotions du jeu.

À l'extrémité de la salle se dressait une estrade sur laquelle était placée une table.

Sur cette table étaient deux urnes énormes en magnifique marbre blanc.

Derrière chacune de ces urnes se tenait debout un homme à la physionomie froide et impassible, et revêtu d'une sorte d'uniforme vert et rouge.

Entre ces deux hommes, et, par conséquent, placé devant la table entre les deux urnes, on voyait assis un vieillard à l'air vénérable, et dont les regards éteints attestaient une cécité complète.

De l'autre côté de la salle, c'est-à-dire à côté de la porte d'entrée que venait de franchir le comte de Bernac, un quatrième personnage, vêtu du même uniforme que les deux premiers, debout sur l'estrade, était placé devant un petit bureau de bois de chêne, sur lequel était ouvert un grand registre.

À côté de ce registre étaient posés une écritoire, des plumes et une paire de longs ciseaux.

Le jeu que jouaient ceux qui pénétraient dans la seconde pièce s'appelait « la blanche ou jeu de blanche. »

C'était la loterie à sa première apparition en France.

Chaque personne, homme ou femme, désirent prendre part au jeu s'adressait, en entrant, à la personne placée derrière le bureau et lui remettait un écu ou une pistole, suivant les conditions imposées. Chez Jonas, la « blanche » ne se jouait qu'à une pistole la partie.

En échange de la pistole donnée, le joueur écrivait une devise, un nom, un chiffre, le signe qu'il voulait enfin, sur la feuille du registre.

Le préposé prenait ses ciseaux, découpait la partie de la feuille sur laquelle était tracé le signe, roulait le papier et le déposait dans une boîte placée à côté de l'écritoire, puis il transcrivait ce même signe donné par le joueur sur un petit carton qu'il remettait à celui-ci.

Ce carton portait un numéro, que le greffier traçait en double sur le papier roulé.

Le joueur entrait alors dans la salle et allait se mêler aux groupes, riant, causant, devisant en attendant le commencement du jeu.

Lorsque le nombre de billets assigné par le banquier était pris, on portait ces billets, en grande cérémonie, dans l'une des deux urnes placées sur la table de l'estrade.

Dans l'autre urne, on déposait une certaine quantité de petites boîtes cachetées, autant de boîtes qu'il y avait de billets vendus.

Alors l'aveugle plongeait à la fois ses deux mains dans les deux urnes, la main droite dans l'urne aux billets, la gauche dans celle aux boîtes, puis il retirait ensemble une boîte et un billet.

Aussitôt chacun des deux hommes se tenant debout aux deux côtés de l'aveugle s'emparait d'un objet.

Le premier lisait à haute voix la devise, le nom, le chiffre,